L’esprit universitaire

Introduction éditoriale — al-Hilâl

C’est la haute estime qu’al-Hilâl porte à la personnalité du Dr Ṭâhâ Husayn qui l’a conduit à lui proposer ce sujet. Nous étions convaincus qu’il est le plus qualifié pour traiter cette question essentielle, si étroitement liée à notre vie intellectuelle et à l’avenir de notre culture. En agissant ainsi, al-Hilâl n’a nullement présumé de sa bienveillance : il a simplement voulu recueillir la pensée de celui qui préside à la renaissance de l’esprit universitaire en Égypte.

L’article

Je n’ai pas choisi moi-même ce sujet ; c’est al-Hilâl qui me l’a imposé — avec cette autorité amicale qu’elle exerce souvent sur ses amis écrivains. Que de fois al-Hilâl abuse de leur amitié ! Que de fois elle les met à l’épreuve ! Et que de fois ils se soumettent, tels des étudiants à qui leurs professeurs imposent un thème d’examen qu’ils doivent traiter, qu’il leur plaise ou non, produisant ce que leur inspiration leur dicte — du meilleur comme du pire.

Puisque j’ai cédé, une fois de plus, à cette aimable tyrannie, je ne saurais désormais me rebeller. Écrivons donc sur cet « esprit universitaire » que l’inspiration — ou peut-être le caprice — d’al-Hilâl m’a chargé d’examiner. Que Dieu m’accorde la clarté de la pensée, la justesse du mot et la sincérité du ton dans ce que je livre ici à mon lecteur.

Je dois d’abord avouer que je distingue à peine un sens précis, clairement défini, de cette expression *« esprit universitaire »* qu’al-Hilâl voudrait voir se répandre parmi les étudiants. L’expression est nouvelle dans notre langue ; elle ne doit pas avoir plus de vingt ans — quinze tout au plus. Je crois qu’elle n’est entrée dans l’usage en Égypte qu’après la fondation de l’Université égyptienne d’État, lorsque Son Excellence Aḥmad Luṭfî al-Sayyid Pacha, premier recteur, commença à expliquer ce qu’il entendait par le mot *université* et ce que devaient en comprendre professeurs, étudiants, députés et sénateurs. Dans le même temps, certains savants égyptiens revenus d’Europe parlaient à leur tour de l’université, de ses idéaux et du sens moral qu’elle incarne.

Il serait intéressant — si le temps et l’occasion le permettaient — de rechercher le premier texte arabe moderne où l’on trouve cette expression : *esprit universitaire*. Mais al-Hilâl ne me saurait gré d’un tel détour philologique. Ce qui est certain, c’est que l’expression, bien qu’arabe dans sa forme, est étrangère dans son contenu : elle a été empruntée à l’Europe et à l’Amérique, puis habillée d’un mot arabe limpide, comme *sayyâra* (automobile), *darrâja* (bicyclette), *ḥâkî* (phonographe) ou *midhyâʿ* (radio) — des termes parfaitement arabes désignant des réalités inédites.

Si al-Jâḥiẓ ou ses contemporains avaient entendu le mot *« esprit universitaire »*, ils n’en auraient rien compris avant qu’on ne leur explique ce que nous voulons dire lorsque nous appliquons un vieux mot arabe à une idée moderne venue d’ailleurs.

Il faut cependant noter deux choses, par souci d’équité et de rigueur.

D’abord, si la notion est récente dans son sens moderne, elle n’est pas entièrement nouvelle dans notre civilisation. Quelque chose d’analogue a toujours existé parmi nous — non pas sous ce nom, ni même comme concept réfléchi, mais comme une réalité vécue et transmise. Les cercles d’enseignement d’al-Azhar, par exemple, ont depuis des siècles leur propre éthique : un ensemble de coutumes et de disciplines communes aux maîtres et aux élèves, respectées à travers le temps et les changements. C’était, en un sens, *l’esprit azharien*. On peut en dire autant d’autres centres de savoir islamique dans le monde musulman.

De même, dans l’Europe médiévale, les universités anciennes — Paris, Oxford, Cambridge — avaient chacune leur esprit propre, leur caractère distinctif, qui a évolué avec les siècles. Ainsi, ce que nous appelons aujourd’hui l’esprit universitaire n’est pas neuf en soi, ni en Orient ni en Occident. Ce qui est neuf, c’est d’en parler délibérément, d’y réfléchir, de vouloir le cultiver consciemment.

L’esprit universitaire est donc une réalité vivante et changeante ; il se transforme au rythme même de la civilisation humaine. L’Académie de Platon, le Lycée d’Aristote, l’École d’Alexandrie avaient chacune leur esprit particulier, partagé par professeurs et disciples, transmis d’une génération à l’autre, jalousement gardé contre la déchéance ou la déformation.

Voilà pour la première remarque.

La seconde, c’est que ceux qui parlent aujourd’hui en Égypte de *l’esprit universitaire* n’entendent pas tous la même chose. Cet esprit varie selon les universités, façonné par leur histoire, leurs traditions, leurs idéaux. L’esprit universitaire français n’est pas l’esprit anglais ; et celui d’Oxford diffère de celui de Cambridge. Même en Angleterre, les universités plus récentes du XIX^{e} siècle, nées en réaction aux anciennes, ont développé leur propre atmosphère. En France, la Sorbonne a son esprit, les universités de province un autre, et les instituts modernes de Paris encore un autre. Il en va de même en Allemagne et en Italie. Et, si l’on traverse l’Atlantique, la différence s’accentue encore : les Européens sourient à l’évocation de certaines universités américaines, et les Américains rient franchement des vieilles traditions de l’Europe.

Ainsi, *l’esprit universitaire* varie profondément d’un milieu à l’autre, d’un tempérament à l’autre, d’un peuple à l’autre. En Angleterre, le sport fait partie intégrante de la vie universitaire, sans toutefois l’épuiser. En France, il en est presque absent : un étudiant français peut incarner pleinement l’esprit universitaire sans avoir jamais pratiqué d’exercice physique. En Amérique, au contraire, le sport est l’élément premier de la vie universitaire, le centre de gravité de cet esprit.

Les diplômés égyptiens, quand ils évoquent l’esprit universitaire, ne s’accordent donc guère sur son sens : l’ancien de la Sorbonne y voit une chose, celui d’Oxford ou de Londres une autre, celui de Berlin, de Leipzig ou des universités américaines quelque chose d’encore différent.

Cependant, le monde moderne — avec la rapidité des communications, la circulation des savoirs, les congrès internationaux, le flot continu des livres, des revues, de la radio et du cinéma — a rapproché les universités les unes des autres. L’été dernier, à Paris, j’ai assisté à une conférence internationale sur l’enseignement supérieur, où l’Orient et l’Occident étaient représentés. Nous y avons entendu des professeurs venus d’Europe, d’Amérique, d’Asie et d’Afrique parler de l’université et de ce qu’ils entendent par *esprit universitaire*. Les

discussions furent passionnantes : très diverses, souvent contradictoires, mais toujours claires, et elles aboutirent, malgré tout, à des conclusions communes.

J'en viens donc, après cette longue introduction, à répondre brièvement à la question qu'al-Hilâl m'a posée : *Qu'est-ce que l'esprit universitaire ? Et comment le répandre parmi les étudiants ?*

L'esprit universitaire, celui qui s'élève au-dessus des différences et transcende les divisions, n'est autre que *l'amour de la vérité et la passion de la connaître*. C'est le désir du savoir et la fidélité à la science, non pour l'utilité ou le profit qu'elle procure, mais pour elle-même. C'est cet esprit qui permet à des savants d'origines diverses de se comprendre et de s'accorder.

Cet esprit élève l'homme au-dessus des mesquineries, le purifie des intérêts vulgaires, le délivre des calculs immédiats qui enveniment les relations humaines. C'est lui qui fait des hommes des frères dans la connaissance, unis par l'affection et le respect mutuel, par la liberté et l'égalité des droits et des devoirs.

Quant à la manière de l'inculquer aux étudiants, elle est très simple : elle n'exige ni rigueur excessive ni contrainte. Qu'un professeur soit un modèle pour ses élèves : non pas un despote imposant sa volonté, mais un compagnon dans la recherche commune de la vérité ; qu'il les guide par la bienveillance et non par la peur, qu'il enseigne dans la coopération plutôt que dans la rivalité, et qu'il sache être humble devant le savoir comme devant ceux qui le cherchent.

Car l'esprit universitaire, en son essence, *est la collaboration dans la quête du vrai*. On ne saurait l'enseigner sans le vivre soi-même. Sous toutes ses formes, à travers toutes les différences de milieu et d'époque, son essence demeure unique : *l'amour de la vérité et la soumission à son autorité.*

Par le Dr Ṭâhâ Husayn
(*al-Hilâl*, décembre 1967)